

Extraits de deux ouvrages

Antonin Artaud par Camille Dumoulié

Seuil, 1996

« “Ma déraison lucide ne redoute pas le chaos.” »

« “On peut inventer sa langue et faire parler la langue pure avec un sens hors grammatical mais il faut que ce sens soit valable en soi, c’est-à-dire qu’il vienne de l’affaire, – affaire cette vieille serve de peine, ce sexe de carcan enfoui qui sort ses vers de sa maladie : l’être, et ne supporte pas qu’on l’oublie. [...] Quand on creuse le caca de l’être et de son langage, il faut que le poème sente mauvais, et Jabberwocky est un poème que son auteur s’est bien gardé de maintenir dans l’être utérin de la souffrance où tout grand poète a trempé et où, s’accouchant, il sent mauvais. [...] Jabberwocky est l’œuvre d’un lâche qui n’a pas voulu souffrir son œuvre avant de l’écrire, et cela se voit. C’est l’œuvre d’un homme qui mangeait bien, et cela se sent dans son écrit. J’aime les poèmes des affamés, des malades, des parias, des empoisonnés : François Villon, Charles Baudelaire, Edgar Poe, Gérard de Nerval, et les poèmes des suppliciés du langage qui sont en perte dans leurs écrits, et non de ceux qui s’affectent perdus pour mieux étaler leur conscience et leur science et de la perte et de l’écrit. Les perdus ne le savent pas, ils bêlent ou brament de douleur et d’horreur. Abandonner le langage et ses lois pour tordre et dénuder la chair sexuelle de la glotte d’où sortent les âcretés séminales de l’âme et les plaintes de l’inconscient est très bien, mais à condition que le sexe se sente comme un orgasme d’insurgé, éperdu, nu, utérin, piteux aussi, naïf, étonné d’être réprouvé, et qu’il n’apparaisse pas, ce travail, comme la réussite d’un manque où le style pue à chaque angle de ses discordances les relents d’un esprit repu, parce que l’homme s’est bien repu, quand même son manque comme dans Jabberwocky est provoqué comme une nourriture aliciante de plus. J’aime les poèmes qui puent le manque et non les repas bien préparés.”

Lettre écrite de Rodez (extrait) adressée à Henri Parisot, le 22 septembre 1945, au sujet de “Jabberwocky”, poème de Lewis Carroll (Tome IX des *Œuvres complètes*, Gallimard, pp. 170-171). »

Œuvres complètes tome 1

L'Ombilic des Limbes

Antonin Artaud

Gallimard, 1956

« Avec moi dieu-le-chien, et sa langue
qui comme un trait perce la croûte
de la double calotte en voûte
de la terre qui le démange.

Et voici le triangle d'eau
qui marche d'un pas de punaise,
mais qui sous la punaise en braise
se retourne en coup de couteau.

Sous les seins de la terre hideuse
dieu-la-chienne s'est retirée,
des seins de terre et d'eau gelée
qui pourrissent sa langue creuse.

Et voici la vierge-au-marteau,
pour broyer les caves de terre
dont le crâne du chien stellaire
sent monter l'horrible niveau. »